



MANIOC.org

Bibliothèque Michel-Crépeau

Communauté d'agglomération de La Rochelle

MANIOC.org

Médiathèque Michel-Crépeau

Communauté d'agglomération de La Rochelle

LE LEVER
DE
BÂVILLE,
DRAME HÉROÏQUE
EN TROIS ACTES,

*Pour servir de suite à la Cour Plénier, par Messire
JEAN-GEORGE LE FRANC DE POMPIGNAN,
Archevêque de Vienne, ci-devant Grand OBSERVATEUR
pour le Ministère en Dauphiné, et Président des
États de cette Province.*

*Il remplit son pays de tumulte et de sang ;
Il fuit ; sa gloire tombe, et le destin lui marque
Son véritable rang.
Rouss... Ode sur la mort du Prince DE CONTI.*



A R O M E,

Chez BARBARINI, Imprimeur de S. E. S.
Mgr. le Cardinal DE BRIENNE.

L E V E R

R A V I L L E

D R A M E H É R O I Q U E

EN TROIS ACTES

Le titre de cette pièce est : *Le Comte de Montmorency*
par M. de La Harpe, Auteur de *Le Comte de Montmorency*
et de *Le Comte de Montmorency*
pour le Théâtre de la Nation, le 1793
Paris de chez l'Imprimeur

Il y a eu deux éditions de cette pièce : la première
à Paris chez l'Imprimeur, le 1793
et la seconde à Paris chez l'Imprimeur, le 1793



A F O M E

Paris, chez l'Imprimeur, le 1793
et chez l'Imprimeur, le 1793

É P I T R E D É D I C A T O I R E

D U L E V E R

D E B Â V I L L E ,

A

T R È S - H A U T , Très-Puissant et Très-Sévère Seigneur ;
MONSEIGNEUR VINCENT , Marquis d'AGOULT , ci-
devant Huissier à Verge du Ministère de France ,
Gros-Major des Gardes - Françaises du Roi , etc. etc.

MONSEIGNEUR ,

Il est du devoir de tout bon citoyen de témoigner chaque jour son estime pour les Serviteurs de la Patrie. Qui jamais en fut plus digne que vous, Monseigneur ? qui jamais sçut mieux servir ? On vous a vu déployer toutes les ressources de votre imagination, pour mettre à la raison la Canaille de Paris. On vous a vu, et la postérité admirera sans doute cet excès de courage ; on vous a vu porter la hache dans le Sanctuaire de Thémis, et résolu de mettre en pièces son Temple Sacré, si on ne livroit en vos mains un de ses Ministres (le turbulent d'Eprémèsnil) qui avoit eu le malheur de déplaire à deux de vos Maîtres.

Pour récompenser votre zèle, le Roi vient de vous donner une belle canne à pomme d'argent, qui est la marque de votre dignité ; votre Confrere des Brugnieres vous laisse un legs honorable dans sa succession ; et moi, Monseigneur, je vous dédie un Ouvrage. Vous voyez combien de triomphes à la fois viennent vous arracher à l'obscurité à laquelle vous paroissiez dévoué.

J'ai l'honneur d'être

Votre très-humble, etc.

GEORGE-ANTOINE, Archevêque de Vienne en Dauphiné.

P E R S O N N A G E S.

L'ARCHEVÊQUE DE SENS, ci-devant Principal Ministre.

M. DE LAMOIGNON, ex-Garde des Sceaux.

M. BERGASSE, Avocat.

Mlle DE LAMOIGNON.

LE NOIR, Conseiller d'Etat, Chef des Espions.

D'ALBARET, Evêque de Sarlat.

SUARD, Rédacteur des Arrêts, l'un des quarante Immortels.

L'Abbé MAURY, }
L'Abbé MORELLET, } Esclaves.

BLONDEL, ex-Avocat, Esclave.

D'AGOULT, esclave, et Huissier à Verge.

BEAUMARCHAIS, Chef des Esclaves.

DUBOIS, Chef des Janissaires.

Les Présidens et Conseillers députés des treize Parlemens, en robe rouge.

Troupe d'Esclaves, parmi lesquels on distingue BASSET, ancien Lieutenant-Général de la Sénéchaussée de Lyon.

PIÉPAPE, jadis Lieutenant-Général de Langres.

Le Marquis D'HARCOURT.

NANTEUIL, Intendant de Pau.

AMELOT, Intendant de Bourgogne.

Quelques Membres du Grand-Conseil, quelques Officiers aux Gardes, etc. etc.

La Scène est au Château de Bâville, et au Palais de Justice de Paris.

LE LEVER
DE
BÂVILLE,
DRAME HÉROÏQUE
ENTROIS ACTES.

Pour servir de Suite à la Cour Plénier.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MONS. DE LAMOIGNON.

(*Seul, en robe de chambre, assis dans une bergère, devant une table chargée de cartons, et ayant une main sur le front.*)

QUEL affreux réveil !
O fortune ! fortune aveugle ! que tes faveurs
sont amères ! que tes regards sont dangereux !
Dès long-tems affamé d'or et de pouvoir, je me
voyois enfin dans la carrière du monde. Elevé
sur le grand théâtre de la vie, j'en étois
devenu le premier acteur ; j'y trouvois à la
fois le double objet de mes desirs, mon amour-

propre étoit satisfait, ma haine étoit sur le point de l'être; j'allois rassasier mon ressentiment de victimes; je me voyois le maître de mes ennemis et de la Nation entière..... Farouche de Gourgues, sévère d'Ormesson, et toi d'Aligre, Republicain altier! j'aurois pu vous priver de la liberté, de la vie même; mais c'étoit trop peu pour ma vengeance. Vous sçavez de quels affronts vous m'avez flétri? de tels affronts seroient autant de crimes pour moi si je les avois laissés impunis..... J'attendois une occasion éclatante. O souvenir déchirant de ma gloire passée!.... Hélas! que les mortels et leurs honneurs sont fragiles! La Cour sur-tout, n'est pour ainsi dire qu'un pays d'apparition! On n'y voit que des fantômes qui courent après des ombres chimériques.... Hier, j'étois tout-puissant, aujourd'hui je ne suis plus rien; hier, presque assis sur un Trône, aujourd'hui, et pour toujours, dans un tombeau; voilà donc quelle est ma destinée fatale! [*Il se leve.*] Quel désespoir profond et nouveau s'empare tout-à-coup de mon ame!.. Quelles affreuses pensées noircissent mon imagination! Le jour semble s'éteindre devant mes yeux, et l'horison se couvrir de ténèbres! chacune de mes idées me porte un coup de poignard! (*Il se promene à grands pas.*)

Eclat que j'ambitionnois avec tant d'avidité, détourne ton miroir désespérant! Ne me montre point à moi-même! J'aurois trop à rougir. Qu'avois-je besoin de désirer d'être mieux? Aimé des honnêtes gens, cher à ma

famille , respecté de tout le monde , tous ces bienfaits de la Providence j'en ai fait des calamités. . . . Je me vois anéanti. . . .

Les calamités sont nos amis , a dit un Poëte : oui , sans doute , quand ces calamités sont accompagnées , quand elles sont les suites de la vertu. . . . Mais je puis me faire ici un aveu que ma conscience importune m'a souvent répété pendant mon incroyable élévation ; j'ai quelques reproches à me faire. . . . Je n'ai peut-être pas assez ménagé les Députés des Provinces. Trop livré à mon ressentiment , j'ai marché à trop grands pas à la vengeance , voilà mes torts. Criblé de dettes , ne pouvant plus en contracter de nouvelles , je n'avois d'autre ressource que celle employée par mon bon ami Calonne ; j'ai suivi son exemple ; j'ai constaté le *déficit* révoqué en doute. . . . Eloignons de nous toute idée de mon ancienne fortune. . . . J'ai des lettres à écrire. . . . N'oublions pas l'Archevêque , c'est un homme bien rusé , que j'abhorre ; mais il est essentiel de le lui laisser ignorer. La Nation dès longtemps lui supposoit du génie et de l'aptitude au Vizirat. Les fautes capitales , commises dans des circonstances fâcheuses , n'ont point entièrement détruit ce préjugé : ménageons-le ; . . . portons la dissimulation jusqu'à le plaindre et à lui demander son amitié ; que sçait-on ? . . . je crois un peu aux *revenans*. . . . Cependant ce Necker a déjà séduit bien des gens ! . . . Mais. . . . un revers , un piège artistement dressé , peut lui concilier une indignation générale. . . . Ecrivons. . . . (*Il sonne.*)

S C E N E I I.

M. DE LAMOIGNON , BEAUMARCHAIS.

BEAUMARCHAIS.

MONSIEUR a sonné , je crois.

M. DE LAMOIGNON.

Si nos Conjurés arrivent , vous m'avertirez sur le champ.

BEAUMARCHAIS.

Plusieurs attendent déjà dans l'anti-chambre qu'il soit jour chez Monseigneur.

M. DE LAMOIGNON.

Faites entrer.

S C E N E I I I.

LES ACTEURS PRECEDENTS ,
LE NOIR , DUBOIS , l'Abbé MAURY ,
l'Abbé MORELLET.

M. DE LAMOIGNON.

EN bien , Messieurs , suis-je assez humilié ! voilà donc comme les Etats récompensent leurs Administrateurs ! chaque effort que je fais pour éloigner de moi cette idée , le désespoir redouble mes maux ; en vain j'étalerois sur mon front un calme imposteur , vous perceriez le voile dont un cœur ulcéré s'enveloppe dans de pareilles circonstances.

Tous

Tous ensemble.

Monseigneur, nous partageons tous votre disgrâce.

BEAUMARCHAIS.

Cependant, je ne crois pas le mal sans remède avec une nation pauvre et volage ; combien n'y a-t-il pas de ressources ! vous avez des Ecrivains à vos ordres ; faites faire un beau Mémoire, bien éloquent, bien pathétique, du pathos, sur-tout, du pathos ; c'est ce qui persuade, et la France vous justifiera de son propre mouvement, et vous serez Chancelier avant l'assemblée des Etats-Généraux !

l'Abbé MAURY.

Beaumarchais a raison, Monseigneur, faites faire un Mémoire, accusez les Ministres en place, cherchez par-tout des mécontents, et vous *revenez sur l'eau*.

M. DE LAMOIGNON.

Crois-tu, l'Abbé, que cet expédient réussiroit ?

l'Abbé MAURY.

En doutez-vous, Monseigneur ? demandez à Calonne, demandez à Beaumarchais où ils en seroient s'ils n'eussent eu la présence d'esprit de payer d'effronterie dans des circonstances délicates, et de s'efforcer par des mensonges bien ourdis, ou des plaisanteries bien plattes, de ramener l'opinion publique à un jugement moins défavorable.

LE NOIR.

J'ai des Imprimeurs à mes ordres.

L'Abbé MORELLET.

Comme je connois un peu le Commerce, je me charge de constater géométriquement votre innocence.

M. DE LAMOIGNON.

Il ne s'agit pas ici de calculs, c'est un plaider qu'il faut prononcer en présence des Nations, ce n'est pas une petite besogne.

Si Bergasse. . .

BEAUMARCHAIS.

Fi donc ! *éloquence du Baquet* !

M. DE LAMOIGNON.

C'est pourtant à cette *éloquence turbulente* que je dois attribuer tous mes malheurs ! si c'étoit un homme à réparer cette faute ; si deux mille louis. . .

LE NOIR.

Monseigneur, ce seroit une mal-adresse de votre part, il refuseroit votre argent, et dévoileroit à l'univers vos intrigues. ! *Experto crede Roberto*, cherchez un autre expédient.

L'Abbé MORELLET.

Beaumarchais est inventif. . .

BEAUMARCHAIS.

J'ai épuisé toutes mes idées pendant un travail de dix mois, diantre ! croyez - vous que c'est peu de chose que de soutenir en place un Ministre abhorré de sa Nation et méprisé de son Roi ? le Noir seul fera votre affaire. Que ne peuvent point dix mille espions ?

SCENE IV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS,
BLONDEL.

BLONDEL *annonce.*

MONSIEUR l'Archevêque de Sens,
Monseigneur.

M. DE LAMOIGNON.

L'Archevêque!

Tous les esclaves.

L'Archevêque!

M. DE LAMOIGNON.

O ciel ! est-il possible que le malheur me force à solliciter les regards d'un homme que je déteste, et dont l'ambition effrénée m'a précipité du faîte des grandeurs ?

SCENE V.

L'ARCHEVEQUE, LES ACTEURS
PRÉCÉDENTS.

L'ARCHEVEQUE (*les Esclaves s'éloignent.*)

Bon jour, Lamoignon, les cœurs ulcérés se cherchent, comme les grandes âmes, je viens pleurer avec vous.

M. DE LAMOIGNON.

Ah Monseigneur !

L'ARCHEVEQUE.

Que voulez-vous mon ami ? » *ainsi de ses*

» *bienfaits la fortune se venge.* » La traîtresse nous avoit porté jusqu'aux nues, un tour de roue nous plonge dans le boubier !

M. DE LAMOIGNON.

Au moins vous me resterez, Monseigneur, votre amitié m'est plus que jamais nécessaire. La consolation des malheureux est d'avoir des semblables. Permettez que nous vivions ensemble, nous nous encouragerons mutuellement à la patience, et . . .

L'ARCHEVEQUE.

Je souhaiterois de tout mon cœur que cela fût possible. Mais vous sçavez que nos caracteres ne s'accordent pas. Si quelque chose pouvoit me rendre vos hauteurs supportables, ce seroit votre petite Comtesse, la charmante Constance, sur laquelle vous aviez de si grandes vues. . . (1) Puisqu'elle ne peut devenir la maîtresse d'un Roi, souffrez que j'en fasse la mienne, qu'elle succède dans mon cœur à ma vieille Marquise ; ce n'est qu'à ce prix que je vous vends mon amitié. . .

Mais avant de faire connoissance avec la petite personne, je veux que nous récapitulions les services que nous avons l'un et l'autre rendus à notre ingrate Patrie.

M. DE LAMOIGNON.

Nous avons voulu la soustraire à l'Anarchie, à la détresse, le prix de notre zele est la proscription.

L E N O I R.

Cela est bien vrai !

(1) Voyez la Cour Plénier, Acte II, Scene premiere.

BEAUMARCHAIS.

Oh ! très-vrai !

L'ARCHEVEQUE.

On sçait assez le rôle que j'ai joué dans la révolution ; un rôle absolument passible et subordonné.

M. DE LAMOIGNON.

Et moi de même. Je n'exécutois que vos ordres , je ne suivois que les conseils de ces Messieurs. (*Il montre les Esclaves*).

L'ARCHEVEQUE.

Vous aviez là deux hommes bien experts dans le genre de talent qui nous étoit le plus nécessaire. [*Il désigne le Noir et Beaumarchais*]. Ils avoient l'un et l'autre fait leurs preuves en plus d'une occasion.

LE NOIR.

Votre Grandeur me flatte , Monseigneur ; c'est la première fois que vous daignez me dire quelque chose d'agréable.

L'ARCHEVEQUE.

Je ne vous dissimulerai point que je vous ai toujours profondément méprisé , et que si je vous ai souffert dans le Conseil , c'est moins par égard pour vous , que par une complaisance pénible. Le Marquis de Montesquiou , votre Vice-Gendre d'un côté , M. de Lamoignon , de l'autre ; le Baron de Breteuil encore , ce Ministre pacifique , dont vos trames et vos calomnies ont privé le Roi , sollicitoient , non ma justice , mais ma pitié pour vous. Il est indigne de sa place , me disoit-on , mais il est perdu si vous l'en excluez. L'opinion publique croira tout ce qu'on a débité sur son

compte, et je craindrois que l'indignation générale ne portât la populace à venger les outrages et les calamités dont il accabla tant de familles.... D'ailleurs, il est nécessaire dans la circonstance actuelle. De Crosne est trop jaloux de sa réputation pour se prêter à vos vues. Le Noir seul peut vous servir ; lui seul peut faire mouvoir cette armée impure d'Espions qui pullulent dans les Cafés, dans les Clubs, et jusque dans les Sociétés les plus respectables.... Le Noir et ses Lieutenants Longpré, Beaumarchais et Suard, suffisent pour vous instruire de tout ce qui se fait, de tout ce qui se dit, de tout ce qui se pense à trois cents lieues à la ronde, et c'est un point essentiel pour le succès de vos opérations.

Je cédaï à regret à des motifs si pressans; je portai même la condescendance jusqu'à faire signer un Arrêt en cassation, qui vous déclaroit innocent des forfaits qu'on vous imputoit. Il est vrai que cette justification étoit si mal adroite, qu'elle ne servit qu'à rendre votre infamie encore plus éclatante.

LE NOIR.

J'ai toujours soupçonné que vous ne m'aimiez pas ; aussi j'ai évité avec soin votre présence, lors même que vous êtes venu à la Bibliothèque du Roi (1).

(1) L'Archevêque de Sens étant venu visiter le Trésor Royal, le Noir fut averti de l'intention qu'il avoit de voir la Bibliothèque Royale. Il y étoit alors avec ses Confreres, les Conseillers d'Etat ; et quoiqu'il fût de son devoir d'accompagner le Ministre, il s'enferma dans son appartement, et ne reparut qu'après la sortie du Prélat.

L'ARCHEVEQUE.

Quoi ! vous êtes encore Bibliothécaire ! Malgré toutes vos prévarications , tous vos attentats , on laisse entre vos mains ce dépôt précieux ! Eh ! ne craint-on pas que vous n'abusiez quelque jour de cette confiance téméraire , et que ne voulant point attendre l'issue d'une affaire malheureuse , vous ne fassiez passer chez l'Etranger les livres les plus rares (1) , les plus recherchés , pour aller ensuite joindre votre ami Calonne ? [*On entend un bruit tumultueux*]. Ciel ! quel bruit se fait entendre ! M. de Lamoignon , on vient nous arrêter.

LE NOIR. [*à part*].

Ah ! traître , que ne dis-tu la vérité !

S C E N E V I.

BLONDEL, LES ACTEURS PRECEDENS.

BLONDEL *annonce*.

MADAME la Comtesse.

M. DE LAMOIGNON.

Constance ! Quel sujet l'amène ? Ah ! elle connoît mon malheur ! Permettez-vous, Monseigneur ?

L'ARCHEVEQUE.

Allez, Monsieur, donner quelques instants à cette fille chérie consolez-la de votre

(1) Sçait-on bien que la Bibliothèque du Roi renferme des ouvrages qui ont coûté jusqu'à 100 ou 200,000 l. l'exemplaire , et que l'Empereur ou le Pape sont prêts à les payer le double du prix déboursé ?

mieux ; tout n'est pas encore désespéré ; les Notables vont s'assembler. Qui sait si quelque coup imprévu. . . . (*M. de Lamoignon sort*).

S C E N E V I I.

LES ESCLAVES *au fond du théâtre.*

L'ARCHEVEQUE *sur le devant.*

J'AUROIS cru que la conformité de notre sort, m'auroit rendu cet homme-là moins odieux. Je crois, par ma foi, que je le hais davantage depuis sa chute. Comme il est vil ! de combien de moyens abjects, de ressources honteuses il s'est servi pour se soutenir en place ! Je rougis encore d'avoir eu la condescendance d'y prêter les mains. Eh ! combien d'abus d'autorité il s'est permis sans ma participation ! Je puis avoir quelque part dans la violation des privilèges et franchises des Provinces, mais Lamoignon avoit rendu ses attentats nécessaires ; ils étoient la suite inévitable de son opération judiciaire, et la Nation me punit aujourd'hui des sacrilèges commis contre les Loix, moi qui ne connus jamais que le Code de la Nature, qui n'étudiai jamais que les loix immuables et douces de cette mere universelle. Mais lui, disciple né de Barthole et de Cujas, lui qui vouloit jouer le petit Montesquieu, avoir voulu dissoudre un royaume pour se venger de trois ou quatre honnêtes gens assez courageux pour le mépriser, et m'avoir entraîné dans sa chute, oh ! je ne lui pardonnerai jamais. Non, jamais.... Si un grand revers de fortune me relevoit, ta tête infâme vengeroit bientôt l'affront

front que j'ai reçu d'un Peuple que j'aimois ;
 quoi qu'il dise ; alors du moins tu expierois
 toutes les manœuvres perfides que tu as com-
 mises ou fait commettre : toi seul aurois at-
 tiré la disgrâce du Roi sur un Prince de son
 Sang , sur des Magistrats , sur de braves Gen-
 tilshommes , dont le seul crime étoit d'avoir
 respecté leur Prince , la vérité et les droits de
 la Nation ; toi seul aurois répondu , au nom
 du Roi , aux Remontrances des Citoyens ; toi
 seul aurois privé tout un Royaume de Loix
 et de Justice ; toi seul aurois soudoyé des
 Libellistes affamés , postés dans tous les coins
 de la Capitale , et faisant gémir toutes les
 presses de leurs écrits séditieux , multipliés à
 l'infini , pour tromper l'opinion du Peuple ;
 toi seul enfin aurois élevé cette épaisse bar-
 rière entre le Souverain et ses Sujets , en-
 glouti toutes les fortunes , envahi toutes les
 propriétés , encouragé tous les crimes , pro-
 tégé tous les scélérats , opprimé toutes les
 vertus. Ah ! traître , tremble sur ton sort , la
 Nation sera vengée !... Peut-être espere-t-il
 encore de recouvrer les Sceaux : il est vrai
 qu'on doit tout espérer d'un Gouvernement
 où l'on récompense jusqu'aux scélératesses.
 Une retraite honorable à le Noir , à Lamoignon ! Ah ! Louis XVI , que vous êtes digne
 d'être bien entouré ! (*Il se tourne du côté des*
Esclaves). Mais ces Esclaves ont peut-être
 tout entendu. Je vais les interroger , en atten-
 dant que je puisse voir la petite Comtesse.
 (*Aux Esclaves.*) Approchez.

S C E N E V I I I.

L'ARCHEVEQUE, l'Abbé MORELLET,
l'Abbé, MAURY, BLONDEL, UNE
TROUPE D'ESCLAVES OU MUETS.

L'Abbé MAURY, *un genou à terre.*

MONSEIGNEUR, enveloppés dans votre disgrâce, permettez-nous de nous couvrir de vos ailes. Nous n'osons plus paroître en public ; on nous honnit ; on nous outrage en tous lieux ; on nous chante dans les carrefours ; on nous travestit sur les Théâtres : enfin, Monseigneur, nous partageons entièrement l'anathème flétrissant dont vous a frappé la Nation, souffrez du moins que pour prix de notre zèle nous partagions aussi votre asyle de Brienne. . . .

L'ARCHEVEQUE à l'Abbé.

Commencez par vous relever, cette posture humiliante sied mal à votre Costume ; quels services m'avez-vous donc rendus ? Expliquez-vous.

L'Abbé MAURY.

Monseigneur, j'ai prêté au Ministère ma plume Apostolique, avec laquelle j'avois tracé l'éloge du Janséniste Augustin, de l'éloquent Fenelon, et du Citoyen Vincent-de-Paul. La même voix qui prêchoit l'Evangile aux Nations, leur prêchoit aussi une obéissance aveugle à l'autorité. *Obedite Praepositis res-*

iris, est une belle Sentence que j'ai finement paraphrasée dans mes Sermons, et principalement dans une *Brochure* intitulée : *Avis au Peuple*, où j'ai énergiquement prouvé que toutes vos opérations tendoient au bien général, et les déclamations des Magistrats et de la Noblesse n'étoient qu'insurrection, égoïsme, scandale, etc.

L'ARCHEVEQUE.

Votre ouvrage a dû faire merveille.

L' A B B É.

Comment ! Est-ce que votre Grandeur ne l'a pas lu ?

L'ARCHEVEQUE.

Je n'en ai jamais entendu parler.

L'Abbé MAURY.

O noirceur inouïe ! C'est d'après vos ordres prétendus, que nous en avons fait distribuer deux cens mille exemplaires, tant par la Poste que sur le Pont-neuf. Ah ! M. de Lamoignon, vous m'avez trompé. N'importe, je ne me repens jamais d'avoir fait le bien.

L'Abbé MORELLET.

C'étoit peu, Monseigneur, pour mon cher Confrere, d'écrire en faveur du nouveau système ; dans les Sociétés, en Chaire, en pleine Académie même, ce grand Homme (il me pardonnera sans doute de lui donner d'avance ce titre, que la postérité s'empressera de confirmer) ; ce grand Homme célébroit vos opérations avec cette sainte énergie qu'il signala de tout tems pour la propagation de la foi.

L'ARCHEVEQUE.

La Foi prêchée par un Athée ! Fi ! vous vous moquez , Morellet ?

L'Abbé MAURY.

Et votre Grandeur n'a-t-elle pas fait aussi des Mandemens et des Lettres Pastorales sur nos Mysteres ?

BLONDEL (*à part.*)

La riposte est bonne. Ah ! s'ils n'eussent été l'un et l'autre qu'Athées, mon Maître jouiroit encore de sa gloire, de cette gloire qui lui étoit plus chère que la vie.

L'ARCHEVEQUE.

Et vous, Morellet, quels Ouvrages avez-vous composés en faveur du projet ?

L'Abbé MORELLET.

Votre Grandeur daignera se rappeler que le célèbre Arrêt du 16 Août étoit de mon invention.

L'ARCHEVEQUE.

Oh ! je vous en fais mon compliment. Ce bilan royal étoit admirable. On ne peut déclarer une banqueroute de meilleure grace.

L'Abbé MAURY.

C'étoit un grand pas de fait, qui rendoit les Etats-Généraux inutiles. On a mal fait de reculer.

L'ARCHEVEQUE (*regardant à sa montre.*)

Il est midi sonné, je cours chez la petite comtesse en attendant le dîné. Au revoir,
ROMAINS.

Il sort.

L'Abbé MAURY.

Le traître nous persiffle ; il rit de notre foiblesse et de notre complaisance ; mais il pourroit bien s'en repentir. Les plumes qui tracerent l'apologie de ses attentats pourroient bien aujourd'hui dévoiler la noirceur de son ame.

S C E N E X.

BEAUMARCHAIS, LE NOIR
[sortant d'une cloison derriere laquelle ils s'étoient cachés pour écouter la conversation de l'Archevêque.]

BEAUMARCHAIS.

L'INGRAT ? il n'a pas daigné me nommer, moi qui lui fut si dévoué !

LE NOIR.

Et moi donc , qui ai passé tant de nuits ; fait tant de voyages , pour découvrir , déconcerter ou bien ourdir des trames , qui n'ai point eu de repos tant que le Parlement a été libre de s'assembler , qui ai favorisé la distribution des libelles en faveur de notre système , proscrit avec rigueur les auteurs et distributeurs des écrits pour le parti contraire , moi qui ai fait remplir toutes les prisons , semé tour à tour l'alarme et l'espérance parmi le peuple , suivant que l'une ou l'autre étoit nécessaire à nos vues...

BEAUMARCHAIS.

Je vais le punir de son ingratitude. Guddin mon Secrétaire avoit fait l'ouvrage , intitulé *de l'autorité des Rois de France...*

LE NOIR *l'interrompant.*

Oh ! pour celui-là , il n'a pas favorisé le système , malgré le soin que vous avez eu d'en multiplier les exemplaires (1) et de le colporter de porte en porte.

BEAUMARCHAIS.

Peut-être serai-je plus heureux en répandant une bonne brochure contre ce calotin croisé je vais la commander de ce pas. *(Il veut sortir.)*

LE NOIR *le retenant.*

Beaumarchais , votre idée est excellente , mais elle a besoin d'être étendue à d'autres personnages... enveloppez-y les Parlemens , les Parlemens sur-tout , vous m'entendez ?

BEAUMARCHAIS.

Ah ! ne m'en parlez pas , je frémis au seul nom de Parlement...

LE NOIR.

Nous pouvons les terrasser encore une fois , ils ont de puissans ennemis. Necker n'a pas encore oublié les affronts qu'ils ont faits à son

(1) Ce libelle , le premier qu'on ait osé publier contre les parlemens , a été acheté au Chevalier Godard par Beaumarchais , qui s'en déclara l'auteur pendant le dernier voyage à S. Cloud , et le répandit à la Cour avec profusion.

géné. Soulevons contr'eux le Peuple, la Noblesse, le Clergé; sur-tout le Clergé. Ah, si nous parvenons à renouveler sa haine! nous avons vaincu... Et les Ministres donc? les Ministres eux-mêmes ne sont-ils pas les premiers intéressés à faire justice de l'audace de ces factieux? Qui désormais osera servir le Roi, si une opération manquée leur fait perdre non-seulement l'estime publique, mais encore leur tête? Et de quel droit font-ils le procès au dépositaire de l'autorité qui s'est trompé? Voilà, mon ami, voilà quelle doit être la bête des écrits de votre Guddin. Allez promptement le mettre en besogne. Moi, je vais poster le petit nombre des confidens qui me restent.

(*Ils sortent.*)

Fin du premier Acte.

 A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

 DE LAMOIGNON , LA COMTESSE
 MOLÉ.

M. DE LAMOIGNON.

C O N S O L E - toi , ma fille , mon ame affaissée commence à goûter le repos , je ne désespere pas d'être heureux... l'espérance est l'amie de l'homme... suspendu entre la terreur et la joie , je contemple mon hardi dessein , et je me demande en tremblant , si c'est moi qui l'ai conçu ?

L A C O M T E S S E.

Mon pere , vous me faites frémir , votre ambition nous prépare encore des larmes.

M. DE LAMOIGNON.

Rassure-toi , mon enfant , c'est sur le sort de mes ennemis qu'on doit pleurer.

L A C O M T E S S E.

Quels sont donc vos projets ?

 M. DE LAMOIGNON *avec emphase.*

Ma fille , dans deux mois au plus tard vous me verrez couvert *de la simarre.*

L A C O M T E S S E.

Je ne crois qu'aux prophéties de Nostradamus. Voici les événemens qu'il annonce pour ce mois-ci et pour le suivant.

La

La grand'rumeur qui sera par la France,
 Les impuissans voudront avoir puissance,
 Langue emmiellée et vrai Caméléon,
 De boute-feux, allumeurs de chandelles,
 Pies et Geais, rapporteurs de nouvelles,
 Dont la morsure semblera Scorpion.
 Quand de Robin la traîtresse entreprise,
 Mettra Seigneur et en peine un grand Prince,
 Sera par fin, chef on lui tranchera.

Est-ce clair cela? Ah! que trop clair sans
 doute! (*elle pleure.*)

M. DE LAMOIGNON.

Terreur panique, enfantillage!

Que n'entreprend-on point lorsqu'un heureux destin,
 A forcer la nature à notre égard se joue?....

La fortune dès-lors par un seul tour de roue,

D'un homme obscur peut faire un Souverain.

Brebeuf.

LA COMTESSE.

Je sais comme vous que

Le sort burlesque, en ce siècle de fer,

D'un PÉDANT, quand il veut, sçait faire un Duc et Pair.

Boileau.

Mais aussi l'on doit craindre les retours de
 ce sort aveugle... je ne puis donc pas sçavoir
 quel est votre dessein?

M. DE LAMOIGNON.

J'en'ai point de secret pour toi, mais avant
 j'ai une grace à te demander.

D

LA COMTESSE.

Une grace à votre fille ! ordonnez , mon pere , et....

M. DE LAMOIGNON.

Que ta pudeur ne s'offense point de mes leçons , elles ont pour objet ta gloire , et celle de toute la famille.... Tes jeunes appas ont enflammé le Vieux Muphti de Sens , il a eu l'effronterie de me confesser sa turpitude... Le traître ! je le tiens dans mes filets... tu n'as qu'à dire un seul mot sans compromettre ta sagesse ; promets , donne des espérances , et il est sacrifié , et je relève ma tête affoiblie , je deviens l'idole de la Nation qui m'abhorre...

LA COMTESSE.

Mais que dira le Public ?

M. DE LAMOIGNON.

Le Public est un sot qui sera toujours dupe. Fais ce que je te dis , et bientôt je te porte jusques sur le Trône , réfléchis à la gloire qui t'attend , si tu ne fais pas la bégueule : mes émissaires vont venir ici , vas , vas rejoindre ta mere qui pleure dans le jardin ; je m'y rendrai dans la minute.

(Elle fait une profonde révérence , et sort.)

S C E N E I I.

M. DE LAMOIGNON *seul.*

O Prêtre Sacrilège ! tu viens toi-même te précipiter dans l'abîme ! L'invention est merveilleuse ! C'étoit le seul moyen qui me restoit pour effacer le préjugé presque général. Oui, je prétends convaincre la Nation, le Roi sur-tout, que toutes les calamités qui ont désolé la France étoient ton ouvrage, ton unique ouvrage ; que je n'y eus aucune part, que j'ai toujours voulu le bien ; que soustraire vingt millions du Trésor Royal, immoler à ta haine secrète la Noblesse, tromper le Roi sur toutes les opérations Ministérielles, signer trente mille Lettres de cachet, armer les bras parricides de deux cents mille soldats contre des Citoyens paisibles, priver enfin l'Etat des Tributs pécuniaires des Peuples, les Peuples de la Justice, et renverser le Trône du plus sage et du meilleur des Rois, tous ces attentats n'étoient pour toi qu'un jeu barbare : je la convaincrnai, cette Nation volage, que je n'eus jamais à cœur que son bonheur, sa liberté, et la gloire du Souverain. Elle croira tout, et j'aurai le sort de mon ami Calonne, qui, proscrit jadis par toutes les bouches, balance aujourd'hui le crédit du Ministre le plus puissant. Tombe, Prêtre hypocrite, tombe sous mes coups ; j'ai assez rougi d'être forcé de ramper à tes pieds, l'espoir seul de te perdre m'encourageoit à la honte ; mais

ce que je n'ai pu pendant mon élévation , je l'opérerai plus sûrement dans ma retraite.... J'entends quelqu'un , c'est sûrement le Noir et Beaumarchais , ces inséparables complices de tous les crimes. Telle est la corruption de nos mœurs , que de tels hommes gouvernerent invisiblement les Empires. Ceux - ci ont été quelque temps les modérateurs de la France ; ils ont contribué à ma perte ; et malheureusement , au lieu de pouvoir encore m'en venger , ils me deviennent plus que jamais nécessaires.

SCENE III.

M. DE LAMOIGNON, LE NOIR,
BEAUMARCHAIS.

M. DE LAMOIGNON, *avec une joie feinte.*

VENEZ , mes amis , tous nos malheurs peuvent être réparés , avec un peu de courage nous reviendrons à bout de nos ennemis. Je tiens déjà le PRINCIPAL.

LE NOIR.

Monseigneur , nous sommes à vos ordres.

M. DE LAMOIGNON.

Le Noir , que dit-on à Paris , à Versailles ? y parle-t-on de moi ? ne me cache rien.

LE NOIR.

Eh... Monseigneur... oui... mais la Nation est inconstante , et il faut espérer que dans huit jours elle vous a oublié.

M. DE LAMOIGNON.

Que dit-on, encore une fois ?

LE NOIR.

Attendez, (*il tire de sa poche un rouleau de papier qu'il donne à son protecteur.*)

Lisez, Monseigneur.

M. DE LAMOIGNON *lit.*

Rapport d'hier. « On ne brûle plus les Mi-
 » nistres disgraciés, mais on multiplie l'ef-
 » figie du nouveau Directeur des Finances.
 » (Tu triomphes Necker ! fanatique Luthé-
 » rien !) On dit publiquement qu'il n'a été
 » trouvé que trente-sept mille livres dans le
 » Trésor Royal, et que cet énorme déficit
 » provient des exactions de Lamoignon et de
 » Brienne. On assure que l'Ex-Garde des
 » Sceaux avoit payé 1,500,000 livres huit
 » jours après son entrée au Ministère ! . . .
 » [Quelle imposture !] et que l'Archevêque
 » a détourné des sommes considérables . . .
 » On paye à l'Hôtel-de-Ville et au Trésor
 » Royal jusqu'à la concurrence et y com-
 » pris mille livres ; graces au Patriotisme de
 » M. Necker qui a versé sa fortune dans les
 » caisses publiques. La convocation des États-
 » Généraux est antérieure de six mois ; et
 » le trois du mois prochain doivent s'assem-
 » bler les Notables pour en régler la com-
 » position . . . Le Parlement de Paris a for-
 » mé sa plainte contre les griefs qu'on repro-
 » che aux deux Ex-Ministres ; il veut, dit-il,
 » qu'on les traite comme un Poyet, un Duprat,
 » bien moins coupables que ces premiers.
 » (Quelle audace ! me comparer à Poyet !)

» L'Archevêque de Vienne, si zélé pour la
 » propagation de la servitude, qui faisoit de
 » si beaux Mandemens pour recommander
 » l'obéissance aux ordres du Ministre son
 » Confrere, vient d'adresser une Lettre *con-*
 » *gratulatoire* au Roi pour le remercier, au
 » nom de sa Province, d'avoir délivré le
 » Royaume du fléau meurtrier dont l'avoient
 » accablé deux Ministres prévaricateurs....»
 Tenez, le Noir, reprenez vos tablettes, je
 n'en puis supporter la lecture en entier;....
 ainsi l'on me poursuit jusques dans ma retraite;
 ainsi la haine de mes ennemis n'est
 pas encore assouvie!.... Hâtons-nous, le temps
 presse; un coup funeste est bientôt porté....
 L'aveugle Thémis frappe également l'innocent
 et le coupable.... Que son glaive abatte
 promptement la tête du Grand-Prêtre, et
 ma gloire va reluire avec tout son lustre,
 et j'enchaîne à mes pieds mes six mille sur-
 veillans, ces cerberes incommodes, qui, au
 lieu de prononcer les Oracles de la Justice,
 s'ingèrent dans l'administration des Finances,
 et jusques dans la discipline Militaire. C'est
 aux États-Généraux que je les attends; là,
 on limitera invariablement leurs fonctions;
 là recevront la vie et l'immortalité mes *Grands-*
Bailliages, et ma chere *Cour Plénier*e, qu'on
 m'a forcé de désavouer pour un temps....
 Enfin, c'est des cendres du nouveau Duprat
 (1) que doit naître mon innocence et ma

(1) Le Chancelier Duprat étoit Archevêque de Sens, comme notre principal Ministre. Il eut, comme lui, la

future élévation..... Allons, mes amis, il faut que vous me serviez avec tout le zèle dont vous êtes capables..... Il faut inventer, controuver des anecdotes délicates, multiplier les calomnies, pour rendre l'Archevêque, même après sa disgrâce, suspect à la fois au Roi et à la Nation.

LE NOIR.

Laissez-moi faire, il me paiera cher le mépris qu'il a de tout temps témoigné pour moi.

M. DE LAMOIGNON *ironiquement*.

En vérité, c'est une grande injustice de sa part !

LE NOIR.

Oh ! je m'en vengerai, je m'en vengerai. Je ferai d'abord publier dans tous les coins du Royaume que le Gouvernement vient d'arrêter dix millions à Melun, que l'Archevêque y avoit déposés jusqu'à nouvel ordre.

M. DE LAMOIGNON.

Bravo !

LE NOIR.

Je ferai publier que la retraite de ce Prélat est une *momerie*, qu'on a voulu par-là calmer les Provinces alarmées, rétablir les Parlements pour recouvrer les subsides et les impôts ; mais que cet Ex-Ministre est caché derrière le rideau, qu'il gouverne toujours

bouheur de faire évoquer au Conseil la procédure commencée contre lui au Parlement. Les Rois travailleront donc toujours à multiplier les mauvais Ministres !

souverainement. On aura vu à toutes les heures du jour des Couriers aller ou venir de Brienne à Versailles , on aura entendu lire les Dépêches ; delà l'altération de la confiance publique , la baisse des Effets , la crainte d'une chute prochaine du nouveau Sully : je publierai que c'est le Principal qui retarde cette Assemblée solennelle tant désirée , qu'il ne convoque les Notables que pour renvoyer à dix ans encore les Etats-Généraux ; j'effraierai le peuple sur la prétendue formation exigée pour la tenue de ces Etats ; je dirai qu'on veut y écraser la classe malheureuse , et la réduire au silence , en n'y appelant qu'un tiers de représentans contre les deux tiers de la Nation , dont il leur seroit absolument impossible de balancer les voix , et le Peuple effrayé murmurerà , éclatera peut-être en menaces , et les Parlemens offensés , et se croyant tout-puissans , s'empresseront de punir les forfaits de leur mortel ennemi , et d'empêcher cet homme de prolonger ou d'aggraver les maux de la Nation.

M. DE LAMOIGNON.

A merveille , mon cher le Noir , en vérité , vous êtes délicieux ; si notre trame a le succès que nous devons en attendre , non-seulement vous resterez à la bibliothèque , mais encore vous serez selon vos desirs, Lieutenant Civil.

BEAUMARCHAIS.

Et moi, Monseigneur , je vais fabriquer une correspondance entre le *Principal* et un
Roué

Roué de la cour, où, après s'être plaint de la résistance opiniâtre que vous apportiez à tous les abus d'autorité dont il s'est rendu coupable, le Ministère s'égaiera licenciusement sur le compte du Roi, de l'*Autrichienne* et de son Prestolet. Louis, piqué de l'ingratitude du Cardinal futur, le bannira de sa présence, et le livrera à la rigueur des Loix.

M. DE LAMOIGNON.

Bravo CARO Calpigi.

LE NOIR.

J'ai déjà écrit à Nicolas-Henri Linguet ; pour que dans ses prochains Nos. il ait à faire une belle sortie contre notre *Calotin*, et j'ai accompagné ma lettre de 12 *billets noirs*.

M. DE LAMOIGNON.

Croyez-vous qu'après avoir fait une apologie scandaleuse des prétendues qualités de cet homme, le faucillaire revienne sur ses pas ?

BEAUMARCHAIS.

Eh ! que ne feroit-il pas pour cinq cents louis ?

M. DE LAMOIGNON.

Mon cher le Noir, vous vous ruinez pour servir vos amis.

LE NOIR.

Monseigneur, j'ai vingt millions dans mon
E

porte-feuille, que je suis prêt à sacrifier pour leur utilité [1].

BEAUMARCHAIS.

Je vous en offre autant, Monseigneur.

M. DE LAMOIGNON.

Il faut que vous ayez exercé l'un et l'autre un métier bien lucratif, pour avoir amassé tant d'argent !

S C E N E I V.

LES ACTEURS PRECEDENTS,

L'ARCHEVEQUE, BERGASSE.

L'ARCHEVEQUE.

Venez, M. *Curtius*, que je vous reconcilie avec d'honnêtes gens que vous n'avez pas assez connu.

BERGASSE.

Trop peut-être pour leur repos [à part ;] les Scélérats, ils sont bien étonnés de me voir descendre jusqu'à respirer l'air qui circule autour d'eux !

M. DE LAMOIGNON.

Bergasse !

LE NOIR !

Bergasse !

(1) Comment ce Scélérat ne seroit-il pas riche ! Il sait si bien voler ! Voyez un Ouvrage estimable, attribué d'abord à M. Bergasse, parce qu'il est digne de cet éloquent Ecrivain. C'est l'An 1787, ou *Précis de l'Administration* de M. le Noir à la Bibliothèque du Roi.

BEAUMARCHAIS.

Comment, Bergasse ici !

M. DE LAMOIGNON, *en tremblant*.

Monsieur, je suis ravi que le hasard vous conduise à Bâville.

M. LE NOIR.

Et moi aussi, nous ferons connoissance, et....

BEAUMARCHAIS *à part*.

Que ne suis-je à la porte Saint Antoine !
(*haut.*) Bon jour, méchant, vous m'avez bien balotté !

BERGASSE (*ironiquement*).

J'avois tort, sans doute ; c'étoit prendre une peine inutile. L'opinion publique vous avoit dès-long-temps jugé, et rarement elle revient de ses arrêts.... Mais une faute que j'ai commise dans cette affaire, c'est de vous avoir refusé le talent d'écrire... J'étois dans l'erreur, sans doute, et vous n'auriez mieux réfuté en publiant votre belle *histoire des Parlemens*, que par votre *court Mémoire*.

BEAUMARCHAIS.

Vous convenez donc que moi aussi je suis Peintre !

BERGASSE.

Oh ! oui.

BEAUMARCHAIS.

Si vous n'en étiez pas pleinement convaincu, je vous communiquerois... (*mais motus*,

entendez-vous) je vous communiquerois, dis-je, volontiers le grand ouvrage dont vous venez de parler... Il est encore manuscrit, écrit par mon Secrétaire, sous ma dictée, et enrichi de notes de ma propre main.

M. BERGASSE.

Quand le donnerez-vous au Public ? (*A part.*) Le lâche, il s'en gardera bien !

BAUMARCHAIS.

Ah ! pas encore. J'allois le faire imprimer, si le système de Monseigneur (il fait une humble révérence au Grand-Prêtre et au Garde des Sceaux) n'eût pas été traversé.

M. BERGASSE (*à part.*).

Voilà bien l'homme que j'ai peint ! (*Haut.*). N'est-ce pas là le nommé *le Noir* ? Comme il est donc morne pour un galant couru de tant de jolies femmes !

LE NOIR.

Vous me supposez bien peu de mémoire ! Comment voulez-vous que je sois joyeux en présence d'un homme que j'ai tant de raison de haïr ?

M. BERGASSE.

Oublions le passé ; faisons la paix. Je vous ai jugé par vos actions ; vous avez pourtant la mine honnête homme, mais le cœur....

BEAUMARCHAIS.

Le cœur excellent ! C'est un bon Citoyen qui ne cherche qu'à être utile !

M. BERGASSE.

Et vous aussi, et l'on vous doit cette jus-

tice ; vous y réussissiez l'un et l'autre... Maître de Lamoignon ne dit rien !

M. DE LAMOIGNON.

Je réfléchis sur votre second Mémoire.

M. BERGASSE.

Il est vrai que je vous y ai un peu maltraité , mais votre billet d'hier m'assure que vous avez tout oublié.

M. DE LAMOIGNON.

Les cœurs flétris par la douleur ne peuvent plus haïr. (*A part.*) Ah ! traître , dans peu tu éprouveras tout le poids de ma vengeance !

M. BERGASSE.

Vous m'avez donc tout pardonné !

L'ARCHEVEQUE , M. DE LAMOIGNON.

Absolument tout. Nous ne demandons que votre amitié , de grace ne nous la refusez pas.

M. BERGASSE (*à part.*)

Tyran insolent dans la prospérité , vil et rampant dans l'infortune , voilà le méchant. (*Haut.*) M. de Sens , est-il bien vrai qu'en donnant votre démission , vous avez eu le courage de présenter au Roi mon dernier Mémoire ?

L'ARCHEVEQUE.

Si je l'avois fait , j'aurois fait mon devoir ; j'aurois éclairé ce *Monarque* , *honnête homme* ; courage que n'ont pas tous les Ministres.

M. DE LAMOIGNON (*à part.*)

Dissimulons. [*Haut.*] Il étoit fort ce Mé-

moire; je l'ai parcouru avec rage. [*Bas à M. Bergasse*]. Mais vous allez, j'espère, tout réparer!

M. BERGASSE.

J'y donnerai tous mes soins.

M. DE LAMOIGNON [*à part*].

Daignez accepter cette foible marque de ma reconnaissance. (*Il lui présente secrettement une bourse de deux mille louis*).

M. BERGASSE lui jettant un regard mêlé
de mépris et d'horreur.

Que faites-vous?

M. DE LAMOIGNON.

Prenez, prenez, je l'exige.

M. BERGASSE [*à part*].

L'infâme! Il croit qu'un peu d'or est le guide corrupteur de ma plume comme de celles d'un Linguet, d'un Mirabeau, etc. ! Mais du moins je le forcerai à faire une bonne action en sa vie.

L'ARCHEVEQUE.

Que murmurez-vous-là tous les deux?

M. BERGASSE.

C'est M. de Lamoignon qui pour célébrer notre entrevue, m'engage à me charger de deux mille louis pour répandre sur les malheureux *Grêlés* des campagnes. Je loue cette bonne œuvre. (*Il appelle*). Blondel, va porter au Pasteur de ce village cette bourse destinée au soulagement de ses pauvres paroissiens. Tu m'apporteras un reçu, entends-tu?

BLONDEL [*faisant un profond salut*].
Cela suffit, Monsieur.

M. DE LAMOIGNON (*à part*).

Que faites-vous, Monsieur ?

M. BERGASSE (*à part*).

Cela ne vous regarde pas. Ne puis-je faire de cet argent l'usage que je juge à propos ?

L'ARCHEVEQUE.

Vous êtes charitable, Monsieur de Lamoignon ! Il est vrai que cette somme ne vous a pas coûté beaucoup de peine à amasser

M. DE LAMOIGNON [*bas*] à M. BERGASSE.

Au moins vous n'oublierez pas....

M. BERGASSE.

Non, non. Je vous promets de m'occuper de vous incessamment, et de vous faire connoître à ceux qui pourroient encore ignorer vos qualités.

L'ARCHEVÊQUE.

Ma foi, Lamoignon, ta petite Constance est charmante elle pétille d'esprit. J'espère que tu te souviendras de ta promesse.

M. BERGASSE.

A propos vous aviez de grandes vues sur cette aimable personne ; ces grands desseins étoient dignes de vous !

M. DE LAMOIGNON. (*bas à Bergasse*).

Je n'y ai pas encore renoncé ; le succès est entre vos mains. (*haut à l'Archevêque.*) ma volonté a toujours été subordonnée à la vôtre, vous le savez.

L'ARCHEVEQUE.

Pas toujours. Si j'avois gouverné seul , nous ne serions pas ici.

M. BERGASSE.

Je pense comme vous , M. de Sens. Maître Lamoignon vouloit cependant *notre bien*, en nous ôtant les Parlements , et il l'auroit obtenu sans obstacle , si le génie qui veille sur la France avoit été plus long - temps assoupi. (*à part*). Ces gens-là ne s'apperçoivent pas que je me moque d'eux , je vais éclater. (*Haut*). Jusqu'à quand, troupeau de scélérats? . . .

SCENE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS ,
D'AGOULT, UNE COMPAGNIE
DE GRENADIERS aux GARDES.
D'AGOULT.

DE par le Roi , Messieurs , je vous ordonne de me suivre.

LE NOIR (*à part.*)

O moment désiré !

L'ARCHEVEQUE.

Où avez-vous ordre de nous conduire , mon cher Monsieur Dagoult ?

DAGOULT.

DAGOULT.

A la Conciergerie du Palais.

M. DE LAMOIGNON.

A la Conciergerie ! . . . un Chancelier de France !

L'ARCHEVEQUE.

Un premier Ministre du Roi !

S C E N E V I.

Pantomime.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, la Comtesse Molé accourue au bruit des Gardes, s'évanouit sans proférer une parole. On l'emporte, et après avoir ganté son pere, les Grenadiers l'entourent, ainsi que l'Archevêque, ils les emmènent ayant Dagoult à leur tête.

S C E N E V I I.

LES MÊMES.

BEAUMARCHAIS.

MONSIEUR le Noir, quel triomphe pour nous !

M. BERGASSE.

Vous irez bientôt l'un et l'autre les joindre, scélérats ! et vous aurez aussi l'honneur de les suivre sur l'échafaud. (*Il lance sur eux un regard de mépris, et sort.*)

BEAUMARCHAIS.

Voilà une preuve de l'amitié qui nous lie !

LE NOIR.

Je commence à croire qu'il se moquoit de nous.

BEAUMARCHAIS.

N'en doutez pas..... Allons parer par une prompte fuite les coups qu'il pourroit nous porter de nouveau..... et puisque nous n'avons plus aucun appui, restons-nous du moins fideles l'un à l'autre... fuyons.

LE NOIR.

Oui fuyons. (*Ils sortent.*)

Fin du second Acte.

A C T E I I I.

SCENE PREMIERE.

L'ARCHEVÊQUE, M. DE LAMOIGNON.

La Scene représente une prison et ses ustensiles.

L'ARCHEVÊQUE assis sur une banquette à droite ; M. de Lamoignon à demi couché sur une autre banquette à gauche.

L'ARCHEVÊQUE.

O jour affreux ! ... (*Il jette un long soupir.*)

M. DE LAMOIGNON.

Gémis, gémis, lâche !.... mon ame rafraîchie s'épanouiroit aux accens de ta douleur, si je n'étois moi-même la victime du même revers. Malheur à mes espérances ! un moment a détruit tout mon plan !.... si près du succès échouer !.... mais si Bergasse.... Oh ! oui, il le pourroit.... s'il prend la plume en ma faveur, je suis justifié ; cependant ce maudit Prêtre le seroit en même-temps.... eh ! qu'importe ? Qu'il vive encore, si sa vie m'est nécessaire, et qu'il périsse après.... (*Il soupire aussi.*)

L'ARCHEVEQUE.

J'entends un gémissement... c'est vous, Lamoignon, et vous vous plaignez de souffrir ! plaignez-vous plutôt d'être homme. Parcourons ensemble l'Histoire de tous les tems, nous y verrons à notre honte que Priam tomba du faite de la fortune ; Alexandre versa des larmes au milieu de ses triomphes ; les Héros et les demi-Dieux ont connu l'adversité ; César a pleuré ; Poyet votre confrere, eut votre sort, et moi, moi-même je partage vos malheurs... Vous m'étonnez en vérité, vous qu'on a vu tout braver, qui m'assuriez avoir tout prévu ; vous avez ici la foiblesse d'une femme... Du courage, ami ; de la fermeté ; attendons l'événement en stoïcien, et ne forçons pas la Nation d'ajouter le mépris à la haine.

M. DE LAMOIGNON.

Le conseil est bien plus aisé que la pratique. Ne soupiriez-vous pas aussi tout à l'heure ?

L'ARCHEVEQUE.

Soupirer n'est pas gémir.

M. DE LAMOIGNON.

Nous verrons quelle figure vous ferez sur la sellette.

L'ARCHEVEQUE.

Je commence à croire que vous aviez raison d'en abolir l'usage.

[On entend ouvrir les portes de la prison.]

S C E N E I I.

L'ARCHEVEQUE, M. DE LAMOIGNON,
LES COMMISSAIRES DU PARLE-
MENT, UN GREFFIER.

UN DES COMMISSAIRES.

Vous sçavez, Messieurs, le sujet qui nous amene.

L'ARCHEVEQUE.

Je m'en doute; mais ce que j'ignore, c'est le crime qui m'a conduit ici moi-même.

LE COMMISSAIRE.

Vos attentats.

L'ARCHEVEQUE.

Mes attentats ! que voilà bien le langage dont, depuis six mois, on offense mon oreille ! Des monstres sont parvenus à me faire contempler par la Nation entiere comme l'auteur, l'auteur unique et volontaire du malheur public, tandis que j'ai profondément gémi des maux qui désoloient ma patrie, que j'ai plusieurs fois voulu quitter une place où il ne m'étoit pas permis de faire le bien Eh ! peut-on me convaincre d'avoir perdu un moment de vue ce bien si précieux à mon cœur ? Ai-je donc, comme un Mazarin, accablé la Nation d'impôts, réduit à l'impuissance l'autorité des Parlemens, fomenté les troubles, soulevé la Nation contre son Chef, et forcé le Roi mon Maître à fuir devant ses sujets armés ? Ai-je, comme Richelieu, comme le cruel Richelieu, rougiles marches du Trône du sang des Défenseurs de la Patrie ? Ai-je englouti toutes les fortunes par un système destructif, comme l'astucieux et vil

Dubois ? enfin , m'a-t-on vu entreprendre ou soutenir aveuglement des guerres onéreuses comme le pusillanime Fleury ? ... Dans quel siècle , dans quel pays , chez quel peuple vivons-nous , grand Dieu ! Si l'infâme Calonne jouit paisiblement du fruit de ses forfaits , tandis que l'homme courageux qui délivra la France de ce fléau , se voit plongé dans les fers pour avoir voulu réparer une partie des fautes de ce fripon , l'indignation s'empare de mon ame , et il ne faut rien moins que le sentiment de l'équité de mes vues , pour m'encourager à survivre à de pareilles injustices !

LE GREFFIER.

Monseigneur , ayez la bonté de nous laisser seuls avec M. de Lamoignon.

L'Archevêque sort.

S C E N E I I I.

LES MÊMES ACTEURS.

UN DES COMMISSAIRES.

NOTRE mission n'est pas de vous faire les reproches que votre conduite n'a que trop autorisés ... Promettez-vous à Dieu et à la Justice de dire la vérité ?

M. DE LAMOIGNON.

Je le promets.

LE COMMISSAIRE.

Levez la main.

M. DE LAMOIGNON *obéit.* (à part.)

Oh ! que ne puis-je me justifier par des faux sermens ?

LE COMMISSAIRE.

Le Procureur du Roi vous accuse d'avoir , par esprit de vengeance , livré toutes les Provinces du Royaume aux convulsions et aux angoisses , par l'infraction de leurs droits et prérogatives : d'avoir surpris la religion du Souverain , en lui rendant suspect le patriotisme de ses fideles Sujets ; de les avoir écartés des pieds du Trône , où ils auroient porté la vérité , et répandu la lumière sur vos complots sacrilèges.

Qu'avez-vous à répondre ?

M. DE LAMOIGNON.

Je ne gouvernois qu'en sous-ordre ; il est vrai que le Roi mon Maître a été trompé , mais ce n'est pas par moi.

LE RAPPORTEUR.

Il vous accuse d'avoir par esprit de vengeance , outragé toute la Magistrature , profané le Sanctuaire des Loix , par l'introduction d'une soldatesque avilie ; immolé à votre ressentiment des magistrats vertueux et zélés pour le bien public , privé vingt-quatre millions d'hommes des bienfaits de la Justice , la premiere dette des Souverains et le premier patrimoine des Peuples ; d'avoir , par votre Lit de Justice du 8 Mai , violé les droits les plus sacrés , prostitué les choses les plus saintes , et porté dans tous les cœurs l'inquiétude et l'alarme.

Que répondez-vous ?

M. DE LAMOIGNON.

Les Peuples avoient tort de s'alarmer. Si l'on m'avoit laissé faire , j'aurois sacrifié une douzaine des Membres Parlementaires , et j'aurois ensuite tout rétabli dans son premier état.

Quant à la suspension de la Justice , je l'ai crue nécessaire à mes projets. . . Je voulois mettre par-là le Peuple plaideur , dans la nécessité d'adopter mes Grands-Bailliages , établis moins pour rapprocher les Justiciables de leurs Juges , pour épargner au Roi des dépenses énormes , occasionnées par les longs voyages des Prisonniers , que pour humilier les Cours Souveraines , si fieres de leur influence.

LE RAPPORTEUR.

On dit que vous avez , par vos manœuvres , brisé le contrat qui soumet au Seigneur Roi les principales Provinces de la France : que vous êtes parvenu à faire haïr de ses Peuples un Monarque adoré , ce qui est un crime de leze Majesté ; d'avoir persuadé au Roi que les propriétés et les capitulations des Provinces étoient respectées , tandis que vous en renversiez toute l'économie.

M. DE LAMOIGNON.

Mon intention étoit de faire le bien.

LE RAPPORTEUR.

Votre intention étoit-elle de faire aussi le bien , en imprimant et publiant un *faux* matériel , concernant l'emprunt de Novembre 1787 , qui portoit enregistré , quoiqu'il n'eût jamais été enregistré ?

Votre intention étoit-elle de faire le bien , en attirant la disgrâce du Roi sur le premier Prince de son Sang , sur de courageux Défenseurs de la Patrie (1) , sur les Députés d'un Corps respectable ?

(1) MM. les Ducs de Chabot et de Praslin ; le Comte de Boisgelin , le Marquis de Serent , le Brave Marquis de la Fayette , etc. , etc.

Votre intention étoit-elle de faire le bien , en établissant le système d'une seule volonté dans un Gouvernement Monarchique , en forçant un Roi bon et modéré , à régner par la terreur , et à attaquer par des abus d'autorité la liberté individuelle des Citoyens , en bannissant les uns de leurs foyers tutélaires , et précipitant les autres dans des cachots infects , réservés aux scélérats ? Répondez.

M. DE LAMOIGNON.

Je n'ai rien à répondre.

LE GREFFIER *écrit* :

A dit n'avoir rien à répondre.

LE RAPPORTEUR.

On vous accuse encore d'avoir attribué le *droit d'enregistrement* , qui n'est dû qu'à la Nation assemblée, ou à ses Représentans , à une espece de *Cour Plénier* , qui ne ressemble en rien à ces Cours publiques et solennelles , connues jadis sous cette dénomination ; car , dans les anciennes *Cours Plénieres* , les Rois paroissoient dans toute la pompe et l'éclat de la Majesté Royale ; les Barons et les Pairs y étoient invités pour y sanctionner les Ordonnances et Déclarations qui n'avoient de force et d'exécution qu'autant qu'ils les avoient portées eux-mêmes , ou du moins adoptées. Le Roi présidoit ces Assemblées illustres ; le Chancelier y faisoit en quelque sorte l'office de Notaire , *en relisant et collationnant* : fonction qui fut suppléée pendant plus d'un siècle , où l'on se passa de Chancelier. L'on voit aussi que le Chancelier ne remplissoit souvent aucune fonction dans ces Cours solennelles , au lieu que vous vous en étiez modestement établi le Président , au détriment du Roi , votre Maître ,
et

et des Princes de son Sang , en son absence.

M. DE LAMOIGNON.

Il a plu ainsi au Roi , qui a signé de sa main.

LE GREFFIER *écrit.*

Interrogé si , etc. , a dit que , etc.

LE RAPPORTEUR.

Vous êtes accusé d'avoir assez méprisé la vie des Citoyens , pour la mettre entre les mains de Tribunaux ignorants , de vos Grands-Bailliages , où siègent rarement des hommes sages et éclairés.

M. DE LAMOIGNON.

Je les aurois détruits s'ils avoient commis des fautes.

LE RAPPORTEUR.

D'avoir versé le sang des Citoyens pour l'établissement et le soutien des nouvelles loix , en écrivant , au nom du Roi , aux Corps de la Magistrature et de la Noblesse , quoique Sa Majesté ignorât absolument que vous écriviez.

M. DE LAMOIGNON.

Je voulois par-là intimider les Peuples , et les forcer à se taire sur mon compte.

LE RAPPORTEUR.

On vous accuse d'avoir cherché , par des manœuvres scandaleuses , à vous emparer de l'opinion du Peuple ; de n'avoir épargné ni l'or , ni les promesses , pour engager des plumes vénales à multiplier les écrits scandaleux contre les Magistrats , le Clergé , la Noblesse , et d'avoir défendu , sous les peines les plus graves , d'imprimer des réponses à ces calomnies , ni des écrits capables d'éclairer le Roi sur vos entreprises meurtrières.

M. DE LAMOIGNON.

Ce n'est pas à moi qu'on doit attribuer cette protection accordée aux Ecrivains gagés. Le Noir s'étoit chargé de cette besogne qui faisoit partie de l'espionnage qu'il a exercé tout le temps qu'a duré la crise des affaires.

LE RAPPORTEUR au Greffier.

Vous décréterez le nommé le Noir.

M. DE LAMOIGNON.

Jamais scélérat ne mérita mieux d'encourir toute la sévérité des loix.

LE RAPPORTEUR.

Le Procureur dudit Seigneur Roi vous accuse enfin d'avoir induit en erreur le Prince et ses sujets, en affirmant impudemment que les fonds du Trésor public étoient assurés pour plus d'un an, tandis que deux mois après les paiements ont été suspendus, et les Ouvriers de l'Etat sans salaires; d'avoir aliéné lesdits fonds, puisque, au grand étonnement de la Nation, il n'a été trouvé dans les caisses de l'Etat qu'une somme très-modique, telle qu'on en trouve chaque jour chez le moindre citoyen.

M. DE LAMOIGNON.

Je suis redevable au Trésor Royal de quelques millions que je me propose de rembourser incessamment.

LE RAPPORTEUR.

Remettons à demain le reste de votre interrogatoire.

Il sort avec le Greffier et les autres Commissaires.

SCENE IV.

L'EVEQUE DE SARLAT, M. DE
LAMOIGNON.

L'EVEQUE DE SARLAT.

MONSIEUR, je viens de réclamer auprès de M. de Sens, la correspondance que j'ai entretenue avec lui, je n'ai pas voulu sortir de la prison, sans vous témoigner la part que je prends à vos malheurs.

M. DE LAMOIGNON.

Qui êtes-vous ?

L'EVEQUE DE SARLAT.

Je suis l'Abbé d'Albaret, Evêque de Sarlat, par la miséricorde divine.

M. DE LAMOIGNON.

Je vous ai pris d'abord pour un *gâcheux* de latin.

L'EVEQUE DE SARLAT.

Loin de m'offenser, votre méprise m'honore infiniment, elle prouve que j'ai bien joué mon rôle à Bordeaux, où vous aviez daigné me charger d'une commission importante.

M. DE LAMOIGNON.

Ah ! je vous remets à présent. C'est donc vous qui avez eu la bonté de faire valoir *mon Lit de Justice* auprès de ces implacables GASCONS ?

L'EVEQUE DE SARLAT.

C'est moi-même, Monseigneur, et je peux me flatter que j'étois parvenu à ramener les rebelles. Le Peuple et la Noblesse étoient déjà dans votre parti, et j'avois gagné les deux tiers de la Magistrature.

M. DE LAMOIGNON.

Vous voyez à quoi vient d'aboutir votre beau zele.

L'EVÊQUE DE SARLAT.

J'y perds plus que vous, Monseigneur, un Archevêché, un Archevêché !..... ah !..... vous ne sentez pas tout le prix de cette perte ! mais la vôtre seroit-elle irréparable ? ... Si ma chere Marquise pouvoit faire quelque chose pour vous.... elle m'aime toujours tendrement, ma petite Marquise, elle m'aime toujours.... vous savez qu'elle a un grand crédit, qu'elle m'a retiré de la poussiere de l'école, pour me métamorphoser en Evêque.

M. DE LAMOIGNON.

Oui, je connois votre histoire. Vous étiez Maître de conférence au petit Séminaire de S. Sulpice, n'est-ce pas ? Vous jouiez souvent du violon dans les Comédies Bourgeoises et dans les *soupers*. C'est là que votre Marquise vous a connu. Je sais même qu'elle a fourni les fonds pour l'acquisition de votre Abbaye de Terrasson.

L'EVÊQUE DE SARLAT.

Qui diantre vous a si bien instruit ? A coup sûr ce n'est pas ma chere Marquise ?

M. DE LAMOIGNON.

Non, c'est Désessarts, votre Courtier de Bénéfices.

L'EVÊQUE DE SARLAT.

Le drôle n'a donc pas de discrétion ?

M. DE LAMOIGNON.

Pas trop, il s'égaie quelquefois sur vos *lubies Episcopales*. Il dit, par exemple, que votre orgueil vous rend insupportable dans votre Diocese, où vous allez passer huit jours

tous les cinq à six ans. Que vous aimez assez à *résider* à Paris , parce que tous les matins vous sortez en chenille , chapeau rond sur la tête , un *banbouq* à la main , et volez ainsi de ruelle en ruelle. Il m'a raconté l'aventure qui vous est arrivée en 1786 dans la rue Saint Honoré , chez des filles , où deux Racleurs vous jetterent par les fenêtres.

L'EVÊQUE *pâlit et bégaye.*

Quoi ! vous dites.....que vous saviez....

M. DE LAMOIGNON.

J'en sais bien d'autres , ma foi ! je connois votre vie entière. Et ce n'est que d'après cette connoissance que je vous ai employé dans l'espionnage. Mais nous avons perdu l'un et l'autre notre temps : et le Ministre de la feuille vous connoît trop bien pour couronner votre ambition par de nouveaux bienfaits.... Mais j'entends quelqu'un.... Adieu M. l'Abbé. Venez me voir costumé sans façon , comme vous voilà , sans croix et sans manteau.

S C E N E V.

M. DE LAMOIGNON , LE NOIR.

LE NOIR *avec une sorte de dédain.*

EH bien M. de Lamoignon , vous jouissez donc du fruit de vos complots ?

M. DE LAMOIGNON *à part.*

Quel langage étrange me parle cet esclave ! il est vrai que je suis dans l'adversité , et que je ne devois pas m'attendre à autre chose de la part d'un tel homme. Flattons-le cependant , il peut encore me servir (*haut*) comment vous ici , mon cher le Noir ! vous

voyez , mon ami , comme on traite les serviteurs de la Patrie.

LE NOIR.

Comme vous avez vous-même traité les Gentilshommes Bretons et le courageux Déprémesnil.

M. DE LAMOIGNON.

Ah !

LE NOIR.

Qu'espérez-vous encore ?

M. DE LAMOIGNON.

J'espere tout d'un Roi bon , que j'ai inhumainement trompé , mais qui aime individuellement tous ses sujets..... j'espere tout encore de l'amitié qui nous lie , mon cher ; tu m'en as donné tant de marques pendant mon élévation ; m'abandonnerois -tu dans mon infortune ? (*il pleure.*)

LE NOIR.

Vous versez des larmes ! versez-en sur cet empire dont vous avez précipité la décadence. Versez-en sur les calamités inouïes dont vos tyrannies ont accablé des milliers de familles vertueuses ; versez-en sur vos erreurs politiques....

M. DE LAMOIGNON.

Tout cela n'est que trop vrai. Mais est-ce là tous les services que je dois attendre de vous ?

LE NOIR *à part.*

Des services , traître , je t'en rendrai ; mais d'une espece nouvelle ! (*haut*) oh ! n'espérez point en moi , je ne puis rien ; absolument rien. Mon crédit est épuisé ; j'en conservois encore une ombre sous votre administration ; le soin qu'avoient eu mes émissaires de répan-

dre par-tout la terreur de mon nom , sous prétexte que j'exerçois la haute Police du Royaume , me donnoit encore une certaine importance ; mais aujourd'hui , il ne me reste pas plus d'amis qu'à vous. On me rit au nez par-tout où je suis nécessité de me montrer , et jusque dans la Bibliothèque Royale , le murmure des Lecteurs , m'avertit du mépris et de l'indignation que leur inspire ma présence.

M. DE LAMOIGNON.

Mon Cousin de Malesherbes est bien auprès du Roi. Si vous alliez le prier de parler pour moi ; qu'on m'ôte de ce gouffre , et j'abandonne tout à la merci de mes ennemis.

LE NOIR.

Malesherbes est un honnête homme , qui désapprouva dans tous les temps vos opérations. Il présentoit tous les jours de nouveaux Mémoires au Conseil, dans les vues d'être utile, on ne lui faisoit pas seulement l'honneur de les lire. Le dédain insultant que vous affichiez pour ses vertus et pour ses écrits , l'avoient obligé de donner plusieurs fois sa démission , que le Roi a eu la sagesse de ne pas accepter , en témoignant à ce Ministre tout le cas qu'il faisoit de ses lumières et de sa probité. Il vient de recevoir une nouvelle marque de la justice de son Souverain qui l'a nommé Commissaire pour l'assemblée des Etats-Généraux.

M. DE LAMOIGNON.

Ne pourroit-on pas intercéder en ma faveur les Notables dont j'ai si bien mérité dans leur première assemblée ? Vous y serez , M. le Noir.

LE NOIR.

Qui ? moi ; je doute qu'on m'y appelle , mais on le feroit , que je me garderois bien de m'y montrer. J'emploierois dans cette circonstance le stratagème que j'ai imaginé à la nouvelle année . . . Vous sçavez que mon devoir m'obligeoit de paroître à la Cour , et de faire les visites d'usage. Pour éviter les désagréments que j'aurois eu dans mes courses , je m'avisai d'être malade ou d'en jouer le rôle. Je m'affublai d'une robe de chambre , d'un bonnet ; je fis couvrir de paille la cour et le devant de mon Hôtel , et je reçus les visites d'usage , assis dans ma bergère. Je répéteroïis la même Comédie , si on me rappeloit au milieu des Notables.

M. DE LAMOIGNON.

Mais , puisque nous en sommes sur l'article des Notables , apprenez-moi donc ce que je n'ai jamais sçu au juste ? Pourquoi le Prince de Conti vous a-t-il fait sortir de la salle où s'assembloit son Bureau ? . . .

S C E N E V I.

UN HUISSIER, UN EXEMPT DE
ROBE COURTE, LES ACTEURS
PRECEDENTS, LE CONCIERGE
DES PRISONS.

L'HUISSIER.

DE par le Roi, Me. Charles-Pierre le Noir, je vous constitue prisonnier. [*Au Concierge.*] Hubert , venez prendre son écrou.

[*Ils sortent.*]

SCENE

S C E N E V I I.

M. DE LAMOIGNON, LE NOIR.

M. DE LAMOIGNON. [*à part.*]

HOMMES vertueux , opprimés par cet infâme ,
vous voilà vengés !

LE NOIR. [*à part.*]

O perfidie ! à quelles trames suis-je donc en
but ? De quelles persécutions suis-je la victi-
me ! ah ! un mois plus tard . . . j'aurois bien
évité ces poursuites fâcheuses ! . . . que n'ai-
je cru mes amis , je serois aujourd'hui   l'abri
d'un pareil outrage ! ainsi me voilà malgré
moi redevenu le compagnon de ce tyran !
ainsi mes persécuteurs triomphent , et je me
vois enveloppé dans la disgrace d'un Minis-
tre prévaricateur !

N. B. Nous supprimons ici deux scènes , qui , quoique
essenti les   la liaison , nous ont paru renfermer des
longueurs et des répétitions inutiles. C'est encore un
interrogatoire et un changement de décoration.

S C E N E V I I I.

LES MÊMES , LE CONCIERGE, deux
Soldats de Robe Courte.

LE CONCIERGE.

NE vous lamentez pas tant, mes beaux Messieurs, vous ne languirez pas ici. Nos-SEIGNEURS vous attendent pour vous juger. (*à M. de Lamoignon.*) Suivez-moi, vous. *Ils montent par le petit escalier.* Prenez garde à la tête, nous n'avons pas ici de portes cochères. *On ouvre une troisieme porte, c'est celle de la Tournelle.*

S C E N E I X et dernière.

Le Théâtre représente la Chambre de la Tournelle, où siègent les Députés des treize Parlemens, en robe rouge.

MESSIEURS, M. DE LAMOIGNON.
DU FRANC, Greffier.

LE PREMIER PRÉSIDENT *après avoir été aux opinions, dicte l'Arrêt et ordonne au Greffier de le lire à haute et intelligible voix.*

M^c du Franc, la COUR vous ordonne de faire lecture de l'Arrêt qu'elle vient de prononcer.

LE GREFFIER *lit.*

AUJOURD'HUI en la COUR, toutes les Chambres assemblées, séantes en robes et chape-rons d'écarlate, appelés en icelle, les Pairs et les Conseillers des autres Parlemens qui

ont assisté au Procès fait à Me Chrétien-François de Lamoignon de Bâville, Vice-Chancelier de France, présens et assistans les Procureurs du Roi en cette partie, ensemble les Avocats et Procureurs-Généraux dudit Seigneur Roi, a été amené et fait venir ledit Me. Chrétien - François de Lamoignon, prisonnier, et lui entré en icelle Cour, avec grande révérence et humilité, et à l'instant mis et colloqué au dedans du Parquet de la Chambre du plaidoyer, vers l'endroit le plus bas d'icelle, ont été ouverts les huis du Parlement, et silence fait, a été par nous Hypolite Dufranc, Protonotaire du Roi, Greffier & Secrétaire, et l'un des quatre Notaires d'icelle Cour; lu et prononcé l'Arrêt et Jugement donné par ladite Cour, contre ledit Lamoignon, étant debout et nue tête, ainsi qu'il s'ensuit.

Vu par la Cour, le procès criminel fait à Me Chrétien - François de Lamoignon de Bâville, Vice-Chancelier de France, prisonnier pour raison de fautes, abus, malversations, crimes et délits mentionnés audit procès, les charges et informations contre lui faites; interrogatoires, réponses, confessions, dénégations, récollemens et confrontations des témoins.... les Conclusions du Procureur-Général du Roi, et après que ledit Accusé a été ouï dans ladite Cour, il sera dit en tant que touche ledit Lamoignon, Vice-Chancelier, que pour les abus, fautes, malversations, entreprises outre et pardessus son pouvoir de Vice-Chancelier, crimes et délits privilégiés par lui commis et mentionnés au-

dit procès, et dont il s'est trouvé chargé, que ledit Lamoignon sera privé et le prive ladite Cour de ses Etat et Office de Vice-Chancelier et de Président à Mortier de céans; l'a déclaré et déclare infâme, inhabile et incapable de jamais tenir Office Royal, et pour plus ample réparation desdits cas et crimes privilégiés : ladite Cour l'a condamné et condamne en la somme de 1500 mille livres d'amendes envers le Roi, à tenir prison jusqu'à plein et entier paiement; et pour aucunes causes à ce mouvantes, ladite Cour a ordonné et ordonne que ledit Lamoignon sera consigné durant sa vie dans telle Ville et sous telle garde qu'il plaira au Roi ordonner hors de son Royaume, etc. Fait en Parlement les Pairs et Députés des Parlemens y séans, ce 1788.

LE PREMIER PRESIDENT.

La Cour ordonne d'informer incessamment contre les complices de Chrétien-François de Lamoignon; ordonne en outre qu'à l'instant on lui ôte sa robe de taffetas fourrée de martre, ensemble et sa cornette, et qu'on le reconduise ès Prisons de céans, jusqu'à nouvel ordre.

La toile tombe.

SIC TRANSIT GLORIA MUNDI.

F I N.

